

LE JOUR, 1945
04 Septembre 1945

A LA RECHERCHE DE L'EUROPEEN

Au temps d'Aristide Briand et du pacifisme intégral, (peut-on dire que c'était le bon temps ?), Anglais, Français, Allemands et autres seigneurs d'Occident s'invitaient à devenir de bons « Européens ».

Briand avait parlé à Genève de Etats-Unis d'Europe (avec un écho libanais, à Beyrouth, à la Chambre de 1926, à la suite de propos consulaires et téméraire d'Henry de Jouvenel, lequel pris pas la contagion, s'était aventuré à annoncer des Etats-Unis de Syrie et du Liban).

Les Etats-Unis d'Europe, c'était une notion lointaine et vague, une vue de l'esprit, une utopie du passé, qui redevenait tout à coup une chance de l'avenir. L'Europe avait connu une sorte d'unité dans les beaux jours du Moyen-Age, au temps de la Chevalerie, lorsque le Pape était arbitre entre les princes ; mais c'était si désuet et si loin...

La nécessité a des revanches patientes. Briand est mort et sa politique sonore avec lui ; la guerre est venue, les Européens se sont entretués avec un acharnement incomparable, la colossale Allemagne s'est effondrée ; et de tout cela l'Europe est sortie les reins brisés, dans les deuils et les décombres. Mais, de cette dévastation, voici que de nouveau « l'Européen » surgit comme un spectre à la recherche de son corps...

De la même façon que le Bourguignon, le Breton et le Basque sont devenus Français, comme l'Ecossois et le Gallois ont vu leur destin s'identifier avec celui de l'Angleterre, comme le Piémontais, le Vénitien et le Florentin ses sont fondus dans l'Italien, ainsi les provinces de l'Europe se cherchent sous des noms divers et appellent, de leur voix la plus secrète, un remembrement et une soudure.

Car l'Europe est plus près d'une telle d'marche que l'Orient et son unité profonde est évidemment moins incertaine et mieux affirmée.

Il est temps que leur interminable querelle cesse d'être le jeu favori des grands civilisés d'Occident ; pour cela, il faut que l'Européen sorte vivant de la débâcle de l'~Europe.

Il y a maintenant plus d'un demi-siècle, le Khédivé d'Egypte Ismaïl s'écriait, dans un moment de légitime orgueil : « Mon pays n'est plus en Afrique, nous faisons partie de l'Europe. »

Nous autres Libanais, nous sommes ce que nous sommes et nous entendons rester ce que nous sommes. Mais, du promontoire où nous vivons, nous ouvrons sur l'Occident, depuis des générations, plus de fenêtres encore que l'Egypte entière. Ce qu'il faut que nous discernions de plus en plus, (et qu'on discerne en nous), c'est qu'à l'intérieur de l'Europe, ce n'est pas une nationalité, c'est l'Européen que nous cherchons.

Des divisions de l'Europe, le Moyen-Orient n'a que faire. Il n'a plus la moindre raison de s'en mêler et de s'en affoler ; il s'attend à voir l'Europe se dégager de ses préjugés et de ses discordes, pour collaborer avec lui et pour qu'il collabore avec elle. La vitesse a dévoré l'espace et nous savons qu'en politique il n'y a plus de solitude. Si l'Européen ne se

manifeste plus comme tel, à partir de Londres et de Paris, avec la claire compréhension de la vérité européenne, il arrivera ceci, qu'au sens historique du mot, il n'y aura plus d'Occident.

Le Proche-Orient dont nous faisons partie, le Moyen-Orient auquel nous appartenons, le Libanais, le Syrien, le Palestinien, l'Égyptien, l'Iranien et le Turc lui-même, attendent que l'Europe ait un visage, une personnification, une voix, pour s'associer à elle en vue d'une renaissance, pour aboutir à la paix par une collaboration décisive des peuples, qu'ils soient d'Orient ou d'Occident.